

Gérard Muller

Retour à la Unarde



À Roselyne et Robert, en toute amitié

EXTRAIT

*Mêmes les rencontres de hasard sont dues à
des liens noués dans des vies antérieures...
tout est déterminé par le karma.*

*Même pour des choses insignifiantes, le
hasard n'existe pas.*

Kafka sur le rivage

Haruki Murakami

1

Roland

Un léger battement résonne à l'intérieur du rocher sur lequel je me suis assis et ses vibrations se transmettent à tout mon corps en un frisson répété. J'ai beau observer alentour et à la base du bloc, je n'observe rien qui puisse expliquer ce phénomène de plus en plus sonore à mesure qu'il focalise mon attention. La montagne me transmet certainement un message que je ne comprends pas.

J'ai entrepris aujourd'hui ma septième tentative pour rejoindre La Unarde : une de ces randonnées maudites qui se refusent à vous, quelques soient les circonstances. Le microclimat de ce plateau peut faire tomber un brouillard épais en quelques minutes et transformer un ciel d'azur en une ouate profonde dans laquelle même les isards se perdraient. Ma dernière expérience fut partagée avec Jean, un ami un peu étrange, qui comme moi s'intéresse à tout ce qui peut sortir de l'ordinaire : non pas l'ésotérisme dans ses dimensions les plus grandiloquentes mais les petits détails mystérieux qui restent inexpliqués pour

le commun des mortels. Jean est un passionné de cimetières et lorsqu'il voyage, même pour affaires, s'évertue à visiter les tombes des autochtones trépassés. La plus majestueuse des cathédrales, le plus élancé des châteaux ne valent rien à ses yeux en comparaison avec le plus reculé des cimetières. Il va jusqu'à gérer un classement, avec distribution d'étoiles pour un caveau particulièrement audacieux, une épitaphe gourmande ou une tombe amoureuse au charme désuet. Sa plus grande satisfaction réside dans la découverte de la sépulture d'un homme jadis célèbre dont tout le monde, hormis lui, a oublié l'existence. Jean est doté d'une mémoire phénoménale en la matière ; il peut vous déclamer toutes les inscriptions funéraires remarquables lues au cours de ses aventures et les recouper. Il a ainsi découvert que l'épitaphe *cherche partenaire pour tournoi d'osselets* est tirée d'un texte d'Alphonse Allais dans une oraison à un ami humoriste. Discuter longuement avec les gardiens de ces lieux magiques le remplit d'allégresse et il peut disserter longuement sur l'art de creuser un trou en fonction de la qualité de la terre ou de son taux d'humidité. Il ne tarit jamais d'anecdotes sur ce caveau récalcitrant à l'ouverture, ce cercueil qui se fracasse au fond du trou laissant s'échapper le mort, ce corbillard qui n'arrive jamais à cause d'un accident de la circulation ou ces fous-rires incontrôlés qui habitent tout enterrement. Il lui arrive même de suivre des cortèges pour le plaisir, sans

connaître le moins du monde ni le défunt ni la famille. Pour ce faire il est toujours vêtu de noir et passe ainsi inaperçu avec son air triste et mélancolique qu'il sait si bien interpréter, lui qui dans la vie est un boute-en-train remarqué. Il va saluer la famille en murmurant d'une voix lugubre les mots prononcés par un notaire rencontré lors de funérailles particulièrement joyeuses : « un, deux, trois, quatre, cinq ». L'effet est immédiat sur les proches et appelle des remerciements sincères et sonores. Un jour particulièrement faste comprendra deux enterrements à la suite, ce qui lui arrive quelquefois.

Lorsque je lui parlai du cimetière de La Unarde, j'étais sûr de mon fait et il fallut s'y rendre le weekend suivant : j'évoquai vaguement les mystères et les légendes qui entouraient le site pour aiguïser son appétit aux aguets, tant la découverte d'une nécropole de montagne promettait de nouveautés originales. Nous partîmes *en jeunes hommes*, sans nourriture et sans eau, ce que je ne fais jamais, même pour une randonnée de trois heures par temps magnifique. En bon montagnard, je prévois toujours le pire, m'équipe de rechanges et vêtement de pluie, mais, ce jour-là, un esprit maléfique me persuada de tenter une expérience aussi ascétique que stupide. Jean de son côté n'avait rien prévu, trop habitué à trouver de l'eau dans les cimetières et de quoi se rassasier lors de la collation post-sepultura. Je le conduisis jusqu'au col où nous laissâmes la voiture pour traverser la forêt de

Calvière, au-dessus de la vallée de Siguer. L'automne, ce jour-là, distribuait toute sa palette d'ocres et de pourpres sous un ciel immaculé, lavé par une pluie nocturne. La température s'avérait idéale pour la randonnée, insuffisamment chaude pour transpirer et trop peu froide pour se couvrir d'un pull. La traversée du bois nous pris une bonne heure, le temps mentionné sur les topos-guides et il nous restait la même durée pour arriver au but. Dès le passage du gué, nous la vîmes monter de la vallée à la vitesse d'un deltaplane et, en quelques instants, nous fûmes enveloppés dans une étoupe épaisse qui rafraîchit immédiatement à la fois l'air et nos ardeurs. Nous ne voyions plus au-delà de quelques mètres et nous grelotions de froid dans notre équipement. Il eut été alors inconscient de continuer, il nous fallait entreprendre un demi-tour très rapidement pour retrouver la forêt et son chemin balisé par les arbres. Heureusement le tracé jusqu'au bois était fléché par des cairns salvateurs : l'un de nous deux restait auprès du dernier quand l'autre rejoignait le suivant, tissant ainsi une chaîne, maillon après maillon. Transis de froid, nous traversâmes hâtivement la futaie pour retrouver notre voiture qui nous attendait langoureusement au soleil. Après enquête, personne d'autre que nous n'avait aperçu la moindre brume ni dans la vallée ni au sommet des pics environnants. La malédiction de La Unarde cherchait encore à me dissuader de connaître ses secrets.